

T. ADORNO - K. POPPER
DE VIENNE A FRANCFORT
la querelle allemande
des sciences sociales

Selon Adorno la « controverse sur le positivisme » désigne la discussion de principe toujours en cours actuellement sur la « logique des sciences sociales ». Les rapports présentés par Karl R. Popper sur les problèmes théoriques et méthodologiques de la sociologie et par Theodor W. Adorno sur la théorie critique de la dialectique, lors d'une séance de travail de la Société Allemande de Sociologie à Tübingen en 1961, forment le noyau de cristallisation, à partir duquel la discussion longtemps demeurée subliminaire s'étend et touche non seulement les sciences sociales mais tous les domaines et les modifie en théorie et en pratique. Lorsque Adorno objecta à Popper: « le renouement à une théorie critique de la Société est une démission: on n'ose plus penser l'ensemble, parce que l'on désespère de le changer », on y aperçoit la contradiction non résolue, selon laquelle à une cognition purement scientifique peut se trouver lié un progrès dans la non liberté, tandis que dans le concept emphatique de Vérité, il faut introduire aussi l'organisation viable de la Société. Toutes les sciences, depuis l'écologie jusqu'aux recherches sur la paix, de la sociographie à la théorie des systèmes, doivent s'intégrer et s'aligner d'après cette contradiction. La controverse sur le positivisme se présente dès à présent comme le concept essentiel et le signe de toute une époque scientifique.

Handwritten notes in French, including the title 'T. ADORNO - K. POPPER DE VIENNE A FRANCFORT la querelle allemande des sciences sociales' and various annotations.

JÜRGEN HABERMAS

Contre le rationalisme disséqué à la mode positiviste

REPLIQUE À UN PAMPHLET

Hans Albert¹ (NDT, 1) entreprend la critique d'un article sur la théorie analytique de la science et la dialectique, où j'ai repris une controverse qui a opposé Karl R. Popper et Theodor W. Adorno au cours des rencontres de la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie* aux journées de Tübingen². Il ne semble pas très payant de hausser les épaules à tour de rôle comme on l'a fait jusqu'à présent. C'est pourquoi je salue l'existence de cette polémique, si problématique qu'elle soit dans les formes qu'elle adopte — je m'en tiens à son contenu.

Je dois proposer quelques remarques avant d'entrer dans la discussion, pour trouver un accord sur ce qui fait la base de notre différend. Ma critique ne vise pas la pratique de la recherche des sciences expérimentales dures, ni celle d'une sociologie entendue comme science du comportement — si cette science existe; c'est une autre question de savoir si cette dernière discipline peut exister tout simplement au-delà des limites d'une recherche sur les petits groupes qui relève de la psychologie sociale. Ma critique se dirige exclusivement contre l'interprétation positiviste de ces procédures de recherche. Car la fausse conscience d'une pratique correcte agit sur cette dernière en retour. Je ne conteste pas le fait que la théorie analytique ait contribué à clarifier les

décisions méthodologiques de la pratique de la recherche, mais les sous-entendus du positivisme ont un effet restrictif lorsqu'ils étouffent la réflexion qui devrait s'imposer sur les limites des sciences empirico-analytiques (et formelles). C'est à cette fonction normative sous-jacente de la fausse conscience que je m'en prends. Si l'on respectait les interdits des positivistes, il faudrait écarter de la discussion des pans entiers de la problématique, et négliger des présupposés irrationnels qui sont à mon avis parfaitement passibles d'une élucidation critique. Et si ces problèmes liés au choix des états et à l'influence des arguments sur les attitudes étaient inaccessibles à la discussion critique, et devaient être abandonnés à des décisions pures et simples, la méthode des sciences expérimentales ne serait pas elle-même moins irrationnelle. Comme nos chances de tomber d'accord selon des voies rationnelles à propos de problèmes litigieux sont de fait fort restreintes, je tiens pour dangereuses les réserves de principe qui peuvent nous empêcher de tirer parti de la totalité de ces chances. Je vais certes, afin de m'assurer de la dimension d'une rationalité englobante et de percevoir l'illusion des restrictions positivistes, prendre un chemin passé de mode, à savoir me fier à la puissance de l'autoréflexion. Lorsque nous réfléchissons à ce qui se passe au cours d'un processus de recherche, nous nous rendons compte que nous nous mouvons toujours déjà dans un horizon de discussions plus raisonnables que le positivisme ne le croit permis.

Albert détache mes arguments du contexte que constituait une critique immanente des conceptions de Popper. Ils sont ainsi produits en pagaille — je ne les reconnais moi-même que difficilement. De plus, Albert suscite l'impression que je voudrais introduire avec leur aide quelque chose comme une nouvelle « méthode », qui viendrait s'ajouter aux méthodes solidement établies de la recherche en sciences sociales. Je ne voulais rien de pareil. J'avais choisi de m'expliquer avec la théorie de Popper parce que ce dernier avait fait un pas dans la même direction que moi en ce qui concerne mes idées contre le positivisme. Sous l'influence de Russell et du jeune Wittgenstein, le Cercle de Vienne autour de Moritz Schlick contribua plus que tout autre à esquisser les grands traits, devenus dès maintenant classiques, d'une théorie de la science. Dans cette tradition, Popper occupe une place singulière : d'une part, il est un défenseur représentatif de la théorie analytique de la science ; d'autre part, dès les années vingt, il a produit une critique convaincante des présupposés empiristes du nouveau positivisme. La critique de Popper conquiert la première étape de l'autoréflexion d'un positivisme auquel il reste pourtant encore tellement attaché qu'il ne perce pas à jour l'illusion objectiviste selon laquelle les théories scientifiques reproduisent des faits. Popper ne réfléchit pas les intérêts techniques de connaissance, et de plus, il refuse délibérément les conceptions pragmatistes. Il ne me reste rien d'autre à faire qu'à reconstituer le contexte, qu'Albert rend méconnaissable, de ma discussion des problèmes de Popper. J'ai l'espoir que de reformuler ma critique déjà énoncée, en tenant compte des objections qu'Albert soulève contre elle, lui donnera une nouvelle forme qui provoquera moins de

malentendus.

L'accusation d'avoir mal entendu, Albert l'a bien évidemment déjà émise à mon endroit. Selon lui, je suis dans l'erreur en ce qui concerne les points suivants :

le rôle méthodologique de l'expérience,
ce qu'on appelle le *problème de la base,*

le rapport entre les énoncés méthodologiques et empiriques,

le dualisme des faits et des états.

Albert affirme de plus que l'interprétation pragmatiste des sciences empirico-analytiques est fautive. Enfin, il tient que l'opposition entre des positions soutenues de manière dogmatique et des positions fondées de manière rationnelle constitue une alternative fautive, que le criticisme poppérien, précisément, rendrait dépassée. Je discuterai ces deux objections en relation avec ces quatre « malentendus », que je voudrais éclaircir l'un après l'autre. Le lecteur pourra alors décider de quel côté en sont les victimes.

C'est bien malgré moi que j'encombre une revue spécialisée de sociologie avec des détails qui concernent la théorie de la science. Mais nous ne pourrions pas mener une discussion tant que nous passons par-dessus les choses au lieu d'y pénétrer.

1. *La critique de l'empirisme.*

Le premier malentendu a trait au rôle méthodologique de l'expérience dans les sciences empirico-analytiques. Albert signale à juste titre que des expériences d'origines diverses peuvent intervenir dans des théories, qu'elles proviennent du potentiel de la vie quotidienne, de mythes transmis ou d'impressions spontanées. Simplex, elles doivent satisfaire à cette condition : se laisser traduire en hypothèses susceptibles de contrôle. Pour le contrôle lui-même, par contraste, un seul type déterminé d'expérience est admis : l'expérience sensible normée par des dispositifs expérimentaux ou analogues. Nous parlons aussi d'observation systématique. Or, je n'ai absolument pas mis en question ce flux d'expériences sans normes qui vient nourrir le courant imaginaire créateur d'hypothèses ; et je méconnaîtrais encore bien moins les avantages des situations de mise à l'épreuve qui organisent les expériences sensibles au moyen de contrôles reproductibles. Mais, si on ne veut pas placer l'innocence philosophique sur un trône, quel qu'en soit le prix, il faut donner droit à cette question : la signification possible de la validité empirique des énoncés n'est-elle pas fixée à l'avance par une telle définition des conditions de mise à l'épreuve ? Et si c'est le cas, quelle signification présuppose-t-on de la sorte à la validité ? La base expérimentale des sciences dures n'est pas indépendante des états que ces mêmes sciences imposent à l'expérience. Il est évident que la procédure de mise à l'épreuve qu'Albert propose comme la seule légitime, n'est qu'une

procédure parmi d'autres. Les sentiments moraux, les privations et frustrations, les crises qui marquent l'histoire d'une vie, les changements d'attitude au cours d'une réflexion, tout cela procure des expériences différentes. Et ces expériences peuvent être élevées au rang d'éléments de validation au moyen d'étatons qui leur soient adéquats. La situation de transfert entre un médecin et un patient, qu'exploite la psychanalyse, est un exemple. Je n'ai pas l'intention de comparer les avantages et les inconvénients des différentes procédures de mise à l'épreuve, mais seulement d'expliquer mes questions. Albert n'est pas en mesure de les discuter parce qu'il identifie de manière impavide la confrontation globale, qui serait possible, des théories avec l'expérience, et les contrôles locaux. Ce dont je fais un problème, il le reçoit tout simplement sans discussion.

Cette question m'intéresse dans le contexte des objections de Popper contre les présupposés empiristes du néo-positivisme. Popper conteste la thèse selon laquelle ce qui est se donne évidemment de soi-même dans l'expérience sensible. L'idée d'une réalité qui s'atteste de manière immédiate et d'une vérité manifeste n'a pas résisté à la réflexion de la critique épistémologique. La prétention de l'expérience sensible à valoir comme évidence déterminante en dernier ressort fut abandonnée depuis les temps où Kant montra la dimension catégorielle de la perception. La critique de la certitude sensible chez Hegel, le pragmatisme qui sert de contexte à l'analyse de la perception chez Peirce, l'explication de l'expérience antéprédictive chez Husserl, et le différend d'Adorno avec la philosophie des origines, ont de différents points de vue fait valoir qu'il n'y a pas de savoir sans médiation. La quête de l'expérience originare d'un immédiat évident est une quête vaine. La perception sensible la plus simple ne reçoit pas seulement sa préformation catégorielle de l'appareil physiologique. Elle est déterminée par l'expérience antérieure, par ce qui a été reçu, par ce qui a été acquis, et tout autant par les anticipations, par l'horizon des attentes, voire par les rêves et par les craintes. Popper formule cette vue dans l'énoncé où il dit que les observations impliquent toujours déjà des interprétations à la lumière des expériences faites et des savoirs acquis. Plus simplement dit: les données de l'expérience sont des interprétations dans le cadre des théories antérieures; elles partagent donc leur caractère hypothétique³.

Popper tire de cet état de fait des conclusions radicales. Il ramène tout le savoir au niveau des opinions et des conjectures à l'aide desquelles nous saturons hypothétiquement une expérience insuffisante et nous glissons par interpolation nos incertitudes sur le voile qui recouvre la réalité. Ces opinions et ces esquisses se différencient entre elles dans la seule mesure où elles peuvent être mises à l'épreuve. Les conjectures les mieux éprouvées, qui ont été soumises de façon répétée aux tests les plus sérieux, ne peuvent obtenir le statut d'un énoncé démontré: elles restent de simples suppositions, des suppositions qui ont à ce jour résisté à toutes les tentatives d'élimination, en un mot, des hypothèses sévèrement testées.

L'empirisme, comme, de manière générale, la critique traditionnelle de la

connaissance, cherche à établir la validité de la connaissance exacte en se référant aux sources de connaissance. Mais les sources de connaissance — la pensée pure, la tradition et l'expérience sensible — manquent toutes d'autorité. Aucune ne peut prétendre à une évidence immédiate et à une validité originare, et aucune ne peut en conséquence prétendre au pouvoir de légitimer. Les sources de la connaissance sont toujours déjà contaminées. Le chemin vers les origines nous est barré. Et donc la question de la provenance de la connaissance doit être remplacée par celle de sa validité. L'exigence de vérification des énoncés scientifiques est de nature autoritaire parce qu'elle rend la validité de l'énoncé dépendante de la fausse autorité des sens. Au lieu de nous interroger sur une origine de la connaissance qui la légitimerait, nous devons rechercher la méthode grâce à laquelle des opinions d'une fausseté définitive peuvent être découvertes et mises hors d'état de nuire parmi la masse des opinions qui sont en principe incertaines⁴.

Popper, il est vrai, mène cette critique si loin qu'elle rend elle-même problématique sa propre proposition de solution, ce qu'il n'avait certainement pas voulu. Popper dépouille d'une autorité fausse les origines de la connaissance, sur lesquelles avait fait fond l'empirisme. Il discrédite à juste titre la connaissance originare sous toutes ses formes. Mais les erreurs elles aussi ne peuvent être établies dans leur fausseté que sur base de critères de validité. Et pour justifier ceux-ci, nous devons produire des arguments: mais où les chercher sinon à nouveau dans la dimension exclue — certes pas celle de l'origine, mais celle de la formation de la connaissance. Sans cela, les étalons de la réfutation restent arbitraires. Popper veut subordonner les origines des théories, à savoir l'observation, la pensée et la tradition, toutes mises sur le même pied, à la *méthode* de mise à l'épreuve, qui doit être la seule mesure de validité empirique. Malheureusement, cette méthode, de son côté, ne peut trouver de fondement que par le recours à une des sources de la connaissance au moins, à la tradition, et en fait à la tradition que Popper appelle critique. Il apparaît donc que la tradition est la variable indépendante, dont dépendent en dernière instance la pensée et l'observation, tout aussi bien que les procédures de tests qui sont une combinaison de ces dernières. Popper fait une confiance exagérément dépourvue de réserve à l'autonomie de l'expérience organisée par les procédures de tests. Il croit pouvoir se débarrasser de la question des étalons de cette organisation parce que, malgré toutes ses critiques, il partage en fin de compte un préjugé positiviste fondamental. Il assume que les faits sont épistémologiquement indépendants des théories qui devraient saisir de manière descriptive ces faits et les relations entre ces faits. En conséquence, les tests confrontent les théories à des faits « indépendants ». Cette thèse forme la pierre angulaire de la problématique positiviste résiduelle chez Popper. Albert ne me donne pas la possibilité de me rendre compte si j'ai réussi ne serait-ce qu'à lui donner conscience de cette problématique.

D'une part, Popper oppose à juste titre à l'empirisme l'argument selon lequel nous ne pouvons saisir et établir les faits qu'à la lumière de théories⁵;

et même il décrit à l'occasion les faits comme produit commun du langage et de la réalité⁶. D'autre part, il assume que les définitions protocolaires, qui dépendent d'une organisation méthodiquement assurée de nos expériences, sont dans un rapport de correspondance simple avec les « faits ». La façon dont Popper reste accroché à la théorie de la vérité comme correspondance ne me semble pas fort cohérente. Cette théorie suppose des « faits » comme quelque chose qui existerait en soi, sans tenir compte de ce que la signification de la validité empirique de constatations factuelles (et, indirectement, la signification des théories dans les sciences expérimentales également) est déterminée d'avance par la définition des conditions de test. Au lieu de cela, c'est chercher à analyser la relation entre les théories des sciences expérimentales et ce qu'on appelle les faits, et cela en allant aux fondements, qui aurait du sens. Car de cette manière nous pourrions concevoir le cadre d'une interprétation préalable de l'expérience. A ce niveau de la réflexion, il s'imposerait de ne plus employer le terme « faits » que pour la classe de ce qui peut être objet d'expérimentation, c'est-à-dire qui a été organisé au préalable pour la mise à l'épreuve des théories scientifiques. On comprendrait alors les faits comme ce qu'ils sont: des produits. Et on percevrait à jour le caractère de félicité de la conception que le positivisme défend à propos des faits, puisque cette conception donne au produit d'une médiation l'apparence de l'immediat. Popper n'accomplit pas entièrement la remontée vers la dimension transcendante, mais le chemin en est indiqué par la conséquence de sa propre critique. C'est ce que montre la représentation que se fait Popper du problème de la base.

2. L'interprétation pragmatique de la recherche empirico-analytique.

Le deuxième malentendu que m'impute Albert tient à ce qu'on appelle le problème de la base. Popper appelle « énoncés de base » ces propositions existentielles-singulières qui se prêtent à la réfutation d'une hypothèse de type légal exprimée sous la forme d'une proposition existentielle négative. Ce sont elles qui forment usuellement le résultat d'observations systématiques. Elles signalent le point de contact où les théories touchent la base expérimentale. Les énoncés de base ne peuvent certes reposer sur l'expérience sans un point de soudure, car quel que soit le nombre d'observation, on ne pourrait vérifier aucune des expressions universelles qui figurent dans ces énoncés. L'acceptation ou le rejet des énoncés de base dépend en dernière instance d'une décision. Bien entendu, ces décisions ne tombent pas dans l'arbitraire, mais en accord avec des règles. De telles règles sont fixées de manière institutionnelle seulement, et non pas logique. Elles nous encouragent à orienter les décisions de cette espèce en fonction d'un but compris de manière implicite et préalable, mais elles ne le définissent pas. C'est ainsi que nous nous comportons dans les communications de la vie de tous les

jours ainsi que dans l'interprétation des textes. Nous n'avons pas d'autre choix lorsque nous nous mouvons dans un cercle et ne voulons pourtant pas renoncer à toute explication. Le problème de la base nous rappelle que même lorsque nous appliquons une théorie formelle à la réalité, nous sommes empêtrés dans un cercle. C'est Popper qui m'a donné à apprendre ce cercle; je ne l'ai pas inventé moi-même, comme Albert semble le croire. Même dans la formulation que lui donne Albert, il n'est pas difficile de le redécouvrir.

Popper explique ce cercle par une comparaison entre le processus de recherche et un procès judiciaire⁷. Un système de lois, qu'il s'agisse d'un système de normes légales ou d'un système d'hypothèses appartenant aux sciences expérimentales, ne peut pas être appliqué à moins qu'on ne soit d'abord arrivé à un accord à propos de la situation factuelle à laquelle il devra être appliqué. Par une espèce de décision, les juges se mettent d'accord sur la représentation des événements factuels qu'ils vont faire valoir. Cela correspond à l'acceptation d'énoncés de base. Mais la décision est rendue plus compliquée par le fait que le système légal et la situation factuelle ne sont pas donnés indépendamment l'un de l'autre. Bien plutôt, la situation factuelle est explorée déjà sous les catégories du système légal. La comparaison entre les processus de recherche et de jugement judiciaire doit rendre attentif à ce cercle qu'entraîne irrémédiablement l'application de règles générales: « L'analogie entre cette procédure et celle par laquelle nous décidons d'énoncés de base est claire. Elle fait porter la lumière par exemple sur leur caractère relatif, et la manière dont ils dépendent de questions soulevées par la théorie. Dans le cas du jugement avec jury, appliquer la 'théorie' serait évidemment impossible à moins qu'il n'y ait d'abord un verdict auquel on aboutit par une décision: pourtant, le verdict doit être fondé sur une procédure qui se conforme à certaines sections du code juridique; et donc les appliquer. La situation est analogue à celle des énoncés de base. Le fait de les accepter revient à appliquer en partie un système théorique; et c'est seulement grâce à cette application que devient possible toute autre application du système théorique. »⁸ (NDT, 2).

Que signifie ce cercle qui se produit lors de l'application de théories au réel? Je pense que le domaine de ce qui est susceptible d'expérimentation se trouve fixé par avance par des hypothèses théoriques d'une structure déterminée combinées avec des conditions de contrôle d'un type déterminé. Ainsi, quelque chose comme des faits expérimentalement établis à propos desquels des théories appartenant aux sciences expérimentales peuvent rencontrer un échec, ne se constitue que dans le contexte préalable de l'interprétation de l'expérience possible. Ce contexte se produit à travers une interaction du discours argumentatif et de la pratique expérimentale. La combinaison est organisée en vue d'un but, contrôler des prédictions. Une précompréhension implicite des règles du jeu préside à la discussion des chercheurs lorsqu'ils prennent leur décision à propos de l'acceptation d'énoncés de base. Car le cercle dans lequel ils se meuvent inévitablement, lors de l'application de théories à quelque chose d'observable, les renvoie à

une dimension pour la discussion de laquelle l'herméneutique est la seule voie possible.

L'exigence qu'une observation contrôlée soit à la base de la décision portant sur le bien-fondé empirique des hypothèses légales, présuppose une précompréhension de certaines règles. Il n'est certes pas suffisant de connaître le but spécifique d'une recherche et la pertinence d'une observation par rapport à une hypothèse déterminée. C'est bien plutôt la signification du processus de recherche dans son ensemble qui doit être comprise avant que je puisse savoir à quoi se rapporte en fin de compte la validité empirique des énoncés de base — de la même manière que le juge doit avoir toujours déjà compris la signification du judiciaire comme tel. La *quaestio facti* doit être tranchée au regard d'une *quaestio juris* comprise dans l'immanence de ses prétentions. Cette question est présente à l'esprit de chacun dans les procédures judiciaires : toute la question est celle d'une infraction commise à l'encontre d'interdits généraux définis de manière positive et sanctionnés par l'Etat. Mais comment entendre la *quaestio juris* dans le processus de recherche ? Et à quoi se mesure dans ce cas la validité empirique des énoncés de base ? La forme des systèmes de propositions et le type de conditions des mises à l'épreuve au moyen desquelles se mesure la validité de ces propositions recommandent l'interprétation pragmatiste : les théories des sciences expérimentales défrichent la réalité guidées par les intérêts qui portent sur toute information possible permettant l'affermissement et l'élagissement d'une action contrôlée par son résultat.

On trouve chez Popper lui-même des indices en faveur de cette interprétation. Les théories des sciences expérimentales ont pour signification de permettre la dérivation d'énoncés universels portant sur la covariance de grands cas empiriques. Nous développons de telles hypothèses de type légal dans l'anticipation d'une légalité de caractère général sans que cette anticipation puisse être elle-même justifiée de manière empirique. Cette anticipation méthodique d'une invariance possible des phénomènes correspond néanmoins aux besoins élémentaires de stabilité du comportement. Les actions contrôlées par leur résultat ne peuvent être menées à longue échéance que dans la mesure où elles sont guidées par des informations sur les invariants empiriques. De plus, ces informations doivent se laisser traduire en attentes de régularités de comportement dans des circonstances données. L'interprétation pragmatiste se rapporte à ce qui est général d'un point de vue logique dans les attentes générales de comportements. Vu d'un point de vue pragmatique, l'écart entre les énoncés universels d'une part, le nombre en principe fini des observations et les énoncés existentiels singuliers qui leur correspondent d'autre part, s'explique par la structure de l'action contrôlée par son résultat, cette action qui se laisse toujours guider par l'anticipation d'un comportement régulier⁹.

L'interprétation selon laquelle les sciences empirico-analytiques se laissent guider par un intérêt de connaissance orienté vers la technique a l'avantage de prendre en considération la critique de Popper contre l'empirisme, sans

partager une faiblesse de sa théorie de la réfutation. En effet, comment notre incertitude principielle à propos de la vérité des informations scientifiques peut-elle s'accorder avec leur utilisation technique le plus souvent multiple et fort durable ? Au plus tard au moment où la connaissance d'invariances empiriques est incorporée dans les forces productives et deviennent la base d'une civilisation scientifique, l'évidence de l'expérience quotidienne et d'un contrôle permanent par rétroaction est écrasante. Les scrupules logiques ne sont pas en mesure de se faire valoir contre le plébisците renouvelé chaque jour d'un système technique qui fonctionne. Autant les objections de Popper ont du poids contre la théorie vérificationniste, autant semble manquer de plausibilité sa propre alternative à ce propos. Mais elle ne constitue une alternative que sous le présupposé positiviste d'une correspondance entre les propositions et les états de choses. Dès que ce présupposé est abandonné, et qu'est prise au sérieux la technique dans son sens le plus large, c'est-à-dire comme un système socialement institutionnalisé de régulation par rétroaction d'un savoir qui, en accord avec sa signification méthodique, est construit pour être techniquement utilisable, alors, c'est une autre forme de la vérification qui se donne à penser. Les scrupules de Popper ne la concernent plus et elle fait droit, en fait, à nos expériences préscientifiques. Valent désormais comme empiriquement vraies toutes les hypothèses qui peuvent conduire à une action contrôlée par son résultat sans avoir été jusque là rendues problématiques par un mauvais résultat expérimental¹⁰.

Albert imagine être dispensé de présenter lui-même un quelconque argument contre mon interprétation, qu'il ne reproduit pas une seule fois, et ce par le renvoi à la critique de Popper contre l'instrumentalisme. Mais je n'ai pas à m'occuper de cette critique, elle est dirigée contre une thèse que je ne défends pas. En premier lieu, Popper se réfère à la thèse selon laquelle les théories seraient des instruments¹¹. Il lui est facile de faire valoir contre cette thèse que les règles d'application technique doivent être éprouvées alors que les informations scientifiques doivent être testées. Les relations logiques entre les épreuves qui établissent l'aptitude [*Eignungsprüfung*] des instruments et les mises à l'épreuve des théories [*Überprüfung*] des théories ne sont pas symétriques — les instruments ne peuvent pas être réfutés. L'interprétation pragmatiste que je voudrais donner aux sciences empirico-analytiques n'englobe pas cette forme d'instrumentalisme. Ce ne sont pas les théories elles-mêmes qui sont des instruments, ce sont leurs informations qui sont techniquement utilisables. Les échecs qui peuvent entraîner, dans des conditions expérimentales, la perte des hypothèses nomologiques possèdent, selon la conception pragmatique également, le caractère d'une réfutation : les hypothèses se rapportent à des régularités empiriques ; elles déterminent l'horizon d'attente d'actions contrôlées par leur résultat et peuvent donc être réfutées par des attentes de résultat déçues. Il est certain que les hypothèses de type légal ont trait, selon leur signification méthodique, à des expériences qui se constituent exclusivement dans le cercle fonctionnel des actions de ce type. Les recommandations techniques visant à un choix rationalisé des

moyens pour des fins données ne sont dérivables de théories scientifiques qu'après-coup, et comme par hasard. Mais ce n'est pas pour cela que les théories devraient être elles-mêmes déjà des outils. Cela ne vaut à la rigueur que dans un sens figuré. L'utilisation technique du savoir n'est bien entendu pas visée de manière intentionnelle dans le processus de recherche. Dans beaucoup de cas, elle est même exclue, en fait. Et pourtant une décision méthodique a été prise d'avance qui voue les informations des sciences expérimentales à être techniquement utilisables; cette décision porte sur la structure des énoncés (prévisions conditionnées à propos de comportements observables) et sur le type de conditions de test (imitation du contrôle des résultats de l'action qui est naturellement inclus dans les systèmes de travail socialisés); en suite de quoi la région des expériences possibles fait également l'objet d'un jugement *a priori*, ce sont celles auxquelles se rapportent les hypothèses, qui peuvent faire naufrage si elles leur sont confrontées.

La valeur descriptive des informations scientifiques n'est pas contestable, mais elle ne doit pas être conçue comme si les théories reproduisaient les faits et les relations entre faits. Le contenu descriptif ne vaut qu'en rapport avec des prévisions touchant à des manipulations contrôlées par leur résultat, dans des situations définissables. Toutes les réponses que peuvent apporter les sciences expérimentales sont relatives à la signification méthodique de leur forme de question, et non pas au-delà. Quel que soit le caractère trivial de cette restriction, elle contredit au plus haut point l'illusion d'une théorie pure que le positivisme a gardée dans la compréhension qu'il a de lui-même.¹²

3. *Légitimation critique et preuve déductive.*

Le troisième malentendu auquel j'ai succombé, à en croire Albert, a trait au rapport entre énoncés méthodologiques et empiriques. Il me conviendrait d'un positivisme particulièrement plat en ce sens que je ne renoncerais pas à des arguments empiriques lorsqu'il est question de problèmes méthodologiques, et que je mélangerais ainsi de manière inadmissible la logique de la recherche avec la sociologie de la connaissance. Après que Moore et Husserl, partant de positions différentes, aient réalisé la séparation stricte entre les investigations logiques et psychologiques et aient de ce fait remis en honneur une ancienne idée de Kant, même les positivistes ont renoncé à leur naturalisme. Sous l'influence du progrès qu'avait connu entretemps la logique formelle, Wittgenstein et le Cercle de Vienne mirent le dualisme des propositions et des états de choses à la base de leur analyse du langage. Depuis, il n'a plus été possible de mettre naïvement dans le même sac les problèmes de la genèse et ceux de la validité. C'est sur cette trivialité qu'Albert a voulu attirer l'attention. De nouveau, cela n'a rien à voir avec la manière dont je posais le problème. Car ce qui m'intéressait, c'était cet état de chose particulier: malgré cette distinction claire, des relations non-déduc-

tives sont établies entre énoncés formels et empiriques, précisément dans la méthodologie des sciences expérimentales et dans le domaine de la critique scientifique. La logique de la science possède un repli d'empirisme précisément dans le domaine où la vérité des théories relevant des sciences expérimentales devrait se trouver mise en évidence. Car la critique, même au sens de Popper, ne peut être ordonnée sous une forme axiomatique qui en ferait une science formelle. La critique est la discussion sans restriction des hypothèses. Elle se sert de toutes les techniques de réfutation disponibles. L'une de ces techniques est la confrontation d'hypothèses avec les résultats d'observations systématiques. Mais les résultats des tests appartiennent à la critique, ils ne la constituent pas. La critique n'est pas une méthode de mise à l'épreuve, elle est cette mise à l'épreuve elle-même sous forme de discussion. D'autre part, la dimension dans laquelle on décide de manière critique de la validité des théories n'est pas celle des théories elles-mêmes. Car n'entrent pas seulement, dans la critique, des propositions et les relations logiques entre ces propositions, mais aussi des attitudes empiriques qui peuvent être influencées à l'aide d'arguments. Naturellement, Albert peut exclure par postulat le fait que nous avons affaire généralement à une relation qui n'est ni seulement logique ni seulement empirique. S'il le faisait, il se déroberait tout au plus à la discussion que je voudrais poursuivre afin d'éclairer la question de savoir si un tel postulat peut être légitimé en ce qui concerne le domaine des discussions métathéoriques. Il me semble qu'il y a plutôt quelque raison à répéter la critique de Hegel contre la séparation par Kant des domaines transcendantal et empirique, sous la forme d'une critique contemporaine contre la séparation des domaines logico-méthodologiques et empiriques. Dans les deux cas, la critique est loin d'ignorer les distinctions en question: ce sont elles qui constituent son point de départ.

Si on réfléchit à ce que Popper lui-même accompli, on prend conscience de la forme particulière des discussions métathéoriques dans la mesure où elles sortent de l'analyse linguistique. D'une part Popper se livre à une critique immanente de théories données; à cet effet, il recourt à la comparaison systématique de déductions logiquement contraignantes. D'autre part, il développe des solutions alternatives; il propose une conception qui lui est propre et cherche à la soutenir par des arguments. Dans ce cas, il ne peut se limiter à la mise à l'épreuve après-coup de connexions déductives. Son interprétation poursuit bien plutôt le but de transformer par la critique d'anciennes attitudes, de rendre plausibles de nouveaux états de jugement, de rendre acceptables de nouveaux points de vue normatifs. Tout ceci se passe dans une argumentation de forme herménéutique, qui évite les monologues rigides des systèmes déductifs d'énoncés. C'est elle qui peut fournir le modèle général pour toute discussion critique. C'est ce que révèle tout choix entre plusieurs techniques d'investigation possibles, entre plusieurs points de départ théoriques, entre des définitions différentes des prédicats fondamentaux, ce que révèlent les décisions à propos des cadres linguistiques à l'intérieur desquels j'exprimerai un problème donné et

formulerait sa solution hypothétique. A chaque fois, c'est un choix d'étalons qui se répète, et la tentative d'appuyer ce choix par des arguments appropriés. Morton White a montré que même à leur niveau le plus élevé les discussions métathéoriques restent liées à cette forme d'argumentation. Même la distinction entre l'être catégoriel et non-catégoriel, entre les énoncés analytiques et synthétiques, entre les contenus descriptifs et énonciatifs, entre les règles logiques et les régularités empiriques, entre l'observation contrôlée et l'expérience morale — toutes ces distinctions fondamentales sur lesquelles repose la science expérimentale dure ne sont en rien soustraites à la discussion. Elles présupposent des critères qui ne résultent pas de la chose elle-même, ce sont donc des étalons de mesure susceptibles de critique, qui à nouveau ne peuvent pas être fondés au sens strict mais peuvent pourtant être renforcés ou affaiblis par l'argumentation¹³.

White tente ce que Popper néglige : il essaie d'examiner les relations logiques de ces formes non déductives de l'argumentation. Il démontre que les décisions méthodologiques sont des décisions quasi-morales et en conséquence, ne peuvent être légitimées que par des discussions du type familier aux anciennes topiques et rhétoriques. Ni l'interprétation conventionnaliste, ni l'interprétation naturaliste ne tiennent compte en effet du choix des règles méthodologiques.

L'argumentation critique se distingue de l'argumentation déductive en ce qu'elle excède la dimension des relations logiques entre propositions et inclut un moment qui transcende le langage : les attitudes. Il est impossible d'établir un rapport d'implication entre les attitudes et les énoncés : les attitudes ne peuvent être déduites d'énoncés, ni inversement les énoncés d'attitudes. Néanmoins, un argument peut renforcer ou affaiblir un accord à propos d'une manière de procéder ou l'acceptation d'une règle, en tout cas, on peut les soupeser et les juger de manière rationnelle. C'est la tâche de la critique, en référence à la fois avec les décisions pratiques et les décisions métathéoriques. Puisqu'il n'existe aucun lien strictement logique entre la proposition qui exprime l'application d'étalons et les arguments qui renforcent ou affaiblissent, mais seulement un rapport de motivation rationnelle, les discussions métathéoriques peuvent inclure des énoncés empiriques. Mais le rapport entre les arguments et les attitudes n'en est pas pour autant empirique lui-même. On peut le prendre pour tel, un peu comme dans une expérience de Festinger sur le changement d'attitude : mais alors ce seraient les arguments qui seraient réduits au niveau de comportement langagier observable, et serait supprimé le facteur de validité rationnelle qui entre dans toute motivation.

Popper ne tient pas pour exclue une rationalisation des attitudes. Cette forme d'argumentation est la seule possible pour donner ne fût-ce qu'un début de justification. Etant donné que cette forme n'est jamais concluante, il la considère comme non scientifique en regard de la démonstration déductive. Il préfère la certitude du savoir descriptif, une certitude qui est garantie par la connexion déductive des théories et par la contrainte empirique des

faits. Mais il reste que même le jeu réciproque des énoncés et des expériences de ce type déterminé présuppose des étalons qui ont besoin de légitimation. Popper se soustrait à cette objection, en ceci qu'il met l'accent sur l'irrationalité de la décision qui précède l'application de sa méthode critique. Selon lui, l'attitude rationaliste consiste à être disposé à décider de l'adoption de théories sur base d'expériences et d'arguments. Mais cette attitude rationaliste ne se laisse fonder ni par des arguments ni par des expériences. Certes, elle ne peut être justifiée au sens où peut le faire une preuve déductive, mais elle le peut sous la forme d'un argument à l'appui. Popper lui-même s'en sert à loisir. Il explique cette attitude critique à partir de traditions philosophiques déterminées. Il analyse les présupposés empiriques et les conséquences de la critique scientifique : il examine leur fonction dans les structures données d'un monde politique public (*Öffentlichkeit*). En fait, sa méthodologie dans son ensemble est une légitimation critique de la critique elle-même. Il se peut bien que cette légitimation non déductive ne soit pas satisfaisante pour un absolutisme logique. Mais la critique scientifique ne connaît pas d'autre forme de légitimation si elle veut dépasser une critique immanente et mettre à l'épreuve les décisions méthodologiques.

Popper appelle l'attitude critique une foi dans la raison. C'est pourquoi, selon lui, le problème du rationalisme ne consiste pas dans le choix entre savoir et foi mais dans le choix entre deux types de foi. Mais, ajoute-t-il de manière paradoxale, le nouveau problème est maintenant de savoir quelle est la foi correcte, et quelle est la fausse¹⁴. Il ne refuse pas tout à fait la légitimation non-déductive, mais il croit échapper à son amalgame problématique de relations logiques et empiriques en renonçant à la légitimation de la critique — comme si le noir quinquin [*Schwarze Peter*] n'était pas déjà introduit dans la critique elle-même.

Albert m'attribue la charge de la preuve dans le problème du fondement : il semble supposer qu'en ce qui le concerne tous les problèmes seraient résolus si le rationalisme renonçait à se fonder lui-même. Visiblement, il s'en rapporte là-dessus à William W. Bartley, qui a cherché à démontrer de manière concluante la possibilité d'une telle renonciation¹⁵. Il me semble toutefois que cette tentative s'est soldée par un échec.

Bartley part de l'hypothèse que, pour des raisons logiques, une auto-fondation déductive du rationalisme est hors de question. Par contre, il discute la possibilité d'une philosophie critique [*Kritizismus*] qui n'accepte pas tout énoncé rationnel, mais qui n'accepte rien d'autre que de tels énoncés : il ne défend aucune conception qui soit soustraite à la critique, mais n'exige pas que toutes les conceptions, y incluse l'attitude critique elle-même, soient fondées de manière rationnelle. Cependant, cette conception est-elle viable lorsque les conditions d'une mise à l'épreuve rationnelle sont, comme elle l'implique logiquement, elles-mêmes exposées à la critique ? Or, Bartley ne met pas en question les étalons en termes desquels l'expérience est organisée en situation de test ; et il ne pose pas non plus de manière assez radicale la question du domaine de validité de la légitimation déductive. En effet, il

soustrait, par stipulation, de la critique tous les étalons que nous devons présupposer afin d'opérer une critique. Il introduit ce qu'il appelle un critère de révision: «à savoir que tout ce qui est présupposé par la situation de révisibilité de l'argument n'est pas lui-même révisable à l'intérieur de cette situation»¹⁶. Nous ne pouvons pas accepter ce critère. Il est introduit pour renforcer la forme de l'argumentation; mais il réduirait l'argumentation au silence précisément dans la dimension où celle-ci développe la fonction qui lui est propre, c'est-à-dire la révision après-coup d'étalons appliqués précisément. Quelque chose comme une légitimation critique consiste précisément en ce qu'une relation non-déductive soit produite entre des étalons choisis et des constatations empiriques et que, grâce à elle, une attitude soit donc renforcée ou affaiblie par des arguments qui, à l'origine, se trouvent situés dans la perspective de l'attitude en question. Dès qu'elle déborde la vérification de systèmes déductifs, l'argumentation prend un cours réflexif. Elle utilise des étalons qu'elle ne peut réfléchir que dans le processus même de leur application. L'argumentation se distingue de la déduction pure en ce qu'elle met toujours en discussion les principes d'après lesquels elle procède. Dans cette mesure, il n'est pas possible de fixer à l'avance les conditions qui forment le cadre de toute critique possible. Les critères qui décident de ce qui a valeur de critique sont d'abord découverts dans le processus de critique, ils y sont éclaircis et, comme c'est possible, y sont encore révisés. C'est là la dimension d'une rationalité extensive qui, incapable de fondation finale, se déploie néanmoins en un cercle d'auto-légitimation réflexive.

Le rationalisme sans réserve de Bartley fait bien trop de réserves. Il ne reconnaît pas à la critique le pouvoir de constituer l'horizon unique et ultime à l'intérieur duquel la validité de théories à propos du réel se décide. La critique ne peut être définie parce que les étalons de la rationalité ne se laissent expliquer qu'à l'intérieur d'elle-même, mais nous pouvons nous contenter de la concevoir comme un processus qui comprend, dans une discussion libre de rapports de domination, une résolution progressive des dissensions. Une telle discussion est guidée par l'idée d'un consensus général et libre de ceux qui y prennent part. Il ne faut pas par là que l'«accord» réduise l'idée de vérité à un comportement observable. Au contraire, les critères au moyen desquels cet accord peut être réalisé à chaque fois sont en eux-mêmes dépendants du processus que nous concevons comme processus de réalisation d'un consensus. L'idée d'accord n'exclut pour cette raison rien la distinction entre vrai et faux consensus; mais cette vérité ne se laisse pas définir d'une manière qui la garantisse contre toute révision¹⁷. Albert n'oppose l'objection selon laquelle je présupposerais comme un fait quelque chose de l'ordre d'une discussion rationnelle dans le contexte méthodologique. Je le présuppose comme un fait parce que nous nous trouvons toujours déjà dans une communication qui doit mener à une entente [*Verständigung*]. Mais cet état de choses empirique possède en même temps une particularité, c'est-à-dire qu'il a le caractère d'une condition transcendante. C'est seulement dans la discussion qu'un accord peut être réalisé à propos des

étalons au moyen desquels nous distinguons les états de chose des simples fantômes. Le lien incriminé entre les énoncés formels et empiriques tente de rendre justice à un contexte dans lequel il n'y a plus de sens à séparer les questions de méthodologie et les questions de communication.

4. La séparation des étalons et des états de choses.

Le quatrième malentendu dont Albert m'accuse a trait au dualisme des états de choses et des décisions. Le point peut être éclairé par la distinction entre lois de la nature et normes culturelles. Des hypothèses à propos d'invariances empiriques peuvent s'écrouler définitivement face à des états de choses, alors que le choix d'étalons ne peut tout au plus qu'être appuyé de manière critique par des arguments additionnels. Il est facile de différencier clairement un domaine d'informations faibles du point de vue scientifique de ce domaine du savoir pratique dont nous ne pouvons nous assurer que par une forme herméneutique d'argumentation. Je désire mettre en question cette séparation pleine d'assurance que l'on nomme traditionnellement séparation entre science et éthique. En effet, d'une part la connaissance théorique qui s'est confirmée à l'épreuve des faits se constitue à l'intérieur d'un cadre normatif qui n'est susceptible que d'une légitimation critique, et non pas d'une légitimation empirico-déductive. D'autre part, la discussion critique des étalons comprend des considérations empiriques, et donc le recours à ce qu'on appelle des états de choses, précisément. Une critique qui crée un lien rationnel entre attitudes et arguments représente la dimension compréhensive de la science elle-même. Même la connaissance théorique ne peut être plus sûre que la connaissance critique. Ici encore, le «malentendu» semble provenir du fait qu'Albert n'a absolument pas compris mon intention. Je ne nie pas la distinction entre état de choses et étalon; je demande si la distinction positiviste, qui permet un dualisme des états de choses et des décisions et, corrélativement, un dualisme des jugements et des propositions [*Vorschlägen*], c'est-à-dire des savoirs descriptifs et normatifs, a un caractère approprié.

En appendice à une nouvelle édition de «*La société ouverte*»¹⁸, Popper développe la relation asymétrique entre étalons et états de choses: «... par la décision d'accepter une proposition [*proposal*], nous créons l'étalon correspondant, tout au moins à l'essai; mais par la décision d'accepter un énoncé [*proposition*] nous ne créons pas le fait correspondant»¹⁹. Je voudrais examiner cette relation de manière plus précise. Nous pouvons discuter et les propositions et les jugements. Mais la discussion produit aussi peu d'étalons qu'elle produit de faits. Dans le premier cas, elle fait plutôt appel à des arguments pour légitimer l'acte d'accepter des étalons, ou pour le combattre. De tels arguments peuvent inclure des considérations empiriques. Mais celles-ci ne sont pas, quant à elles, soumises à discussion. Dans le deuxième

cas, c'est l'opposé. Cette fois, ce n'est pas le choix d'étalons qui est discuté mais leur application à une situation factuelle. La discussion fait appel à des arguments afin de légitimer ou de combattre l'adoption d'un énoncé de base en référence à une hypothèse donnée. Ces discussions incluent des considérations méthodologiques. Mais dans ce cas leurs principes ne sont pas mis en discussion. La critique d'une hypothèse des sciences expérimentales et la discussion critique du choix d'un étalon ne sont pas symétriques. Mais ce n'est pas dû au fait que la structure logique de la discussion serait différente dans les deux cas — c'est la même.

Popper interrompt cette réflexion avec un renvoi à la théorie de la vérité comme correspondance. En dernière analyse, le dualisme des états de choses et des étalons se ramène à l'hypothèse que, indépendamment de nos discussions, il existe quelque chose comme des états de faits et des relations entre états de faits, auxquels des énoncés peuvent correspondre. Popper nie que les états de faits eux-mêmes se constituent seulement en connexion avec l'étalon de l'observation systématique ou de l'expérience contrôlée. Dans la mesure où nous avons pour intention d'arriver à des énoncés vrais, nous savons toujours déjà que leur vérité est mesurée par une correspondance des énoncés et des états de choses. Popper rencontre l'objection immédiate selon laquelle cette notion de vérité suppose que déjà le critère, ou l'étalon, ou la définition a été introduit, qui devrait bien lui-même être exposé à la discussion critique, de la manière suivante : « Il est décisif de comprendre que savoir ce qu'est la vérité et dans quelles conditions un énoncé est dit vrai n'est pas la même chose — et il y a là une distinction claire à maintenir — que posséder un moyen, un critère pour décider si un énoncé donné est vrai ou faux »²⁰. Nous devons renoncer à un critère, à un étalon déterminable de vérité, nous ne pouvons pas définir la vérité — mais nous 'comprendons' néanmoins dans chaque cas particulier ce que nous voulons dire lorsque nous mettons à l'épreuve la vérité d'un énoncé : « Je crois que c'est l'exigence d'un critère de vérité qui a entraîné tant de gens à penser qu'il ne pouvait y avoir de réponse à la question : « qu'est-ce que la vérité ? ». Mais l'absence de critère de vérité ne rend pas plus dénuée de sens la notion de vérité que l'absence d'un critère de santé ne rend dénuée de sens la notion de santé elle-même. Un homme malade peut chercher la santé même s'il n'a aucun critère pour cela »²¹.

A cet endroit, Popper fait usage de l'idée herménéutique selon laquelle nous comprenons la signification des énoncés à partir du contexte avant même de pouvoir définir des termes individuels et appliquer un étalon de mesure général. Quoique est familier avec les problèmes de l'herméneutique que ne tirerait certainement pas de là la conclusion que nous comprenons la signification des termes ou des phrases en question sans étalon du tout. Au contraire, la précompréhension qui guide l'interprétation — et aussi l'interprétation poppérienne de la vérité — avant toute définition contient toujours déjà des étalons implicites. La légitimation de ces étalons préalables n'est en rien exclue, mais c'est plutôt précisément la renonciation à une définition qui

permet une auto-corrrection continue de la précompréhension diffuse lors du progrès de l'explication de textes disponibles. L'interprétation renvoie la lumière d'une compréhension croissante du texte sur les étalons de mesure d'après lesquels il a d'abord été rendu accessible. La démarche herménéutique d'explication produit en elle-même en même temps que l'adaptation des étalons appliqués initialement, leur légitimation. Les étalons et les descriptions que permettent ceux-ci lorsqu'ils sont appliqués à un texte, sont encore unis par une relation dialectique. C'est aussi le cas pour l'étalon de mesure d'une vérité comme correspondance. Ce sont seulement la définition d'étalons et la fixation de critères qui déchirent la trame des étalons et des descriptions qui les ont rendus possibles. Elles seules créent une relation déductive qui exclut une correction rétroactive des étalons à partir de l'objet mesuré. C'est seulement à ce point que la discussion critique des étalons se dégage de leur utilisation. Mais les étalons sont également employés de manière implicite déjà avant qu'une légitimation critique de niveau méta-théorique se différencie du niveau d'objet des étalons appliqués.

C'est pour cette raison que Popper ne rencontre pas la connexion dialectique entre les énoncés descriptifs, les postulats et les énoncés critiques, lorsqu'il invoque la notion de vérité comme correspondance: cette notion de vérité elle aussi, qui permet de distinguer si vigoureusement les états de faits et les étalons, constitue un étalon, aussi implicite que soit la manière dont nous nous orientons d'après elle, et, comme tel, elle nécessite une légitimation critique. Une discussion critique, indépendamment du fait qu'elle concerne l'adoption de propositions [proposals] ou de jugements énonciatifs [propositions], inclut un usage triple du langage: le langage descriptif, pour décrire les états de choses; le langage axiomatique, qui fixe les règles de procédure; et le langage critique, pour légitimer de telles décisions. D'un point de vue logique, ces formes de langage se présupposent mutuellement. L'usage descriptif n'est pas du tout restreint à une classe déterminée d'« états de faits ». L'usage axiomatique s'étend à la fixation de normes, d'étalons, de critères et de définitions de toutes sortes, qu'il s'agisse de règles pratiques, logiques ou méthodologiques. L'usage critique utilise des arguments pour considérer, évaluer, juger et légitimer le choix d'étalons; il inclut donc dans la discussion des points de vue et des attitudes qui transcendent le langage. Aucun énoncé à propos du réel n'est susceptible de mise à l'épreuve rationnelle sans la mise à jour d'une relation entre les arguments et les attitudes. Les descriptions ne sont pas indépendantes des étalons qui sont utilisés; et les étalons reposent sur des attitudes qui ont besoin d'une légitimation par des arguments qui les renforcent, mais en même temps, ne sont pas susceptibles de déduction à partir de constatations. Si des attitudes sont transformées sous l'influence d'arguments, une telle motivation combine visiblement une contrainte logique incomplète avec une contrainte empirique. La seule contrainte de ce type résulte de la force de la réflexion qui brise le pouvoir de ce qui reste impénétré en le rendant conscient. L'intuition qui émanait traduit une contrainte logique en

contraire empirique. C'est là exactement l'accomplissement de la critique; elle surmonte le dualisme des états de faits et des étalons, et produit ce faisant le continuum d'une discussion critique qui, sans cela, se décomposerait immédiatement en décisions et en déductions.

De manière générale, dès que nous discutons un problème avec l'objectif d'arriver de manière rationnelle et libre à un consensus, nous nous mouvons dans cette dimension de rationalité englobante qui réunit comme ses moments le langage et l'action, les énoncés et les attitudes. La critique est toujours déjà transition d'un moment à un autre. Elle est, si on peut dire, un état de faits empirique qui joue un rôle transcendantal, dont nous prenons conscience lors de l'exécution de la critique. Elle peut certainement aussi être réprimée ou travestie à partir du moment où, avec la définition des étalons qui avaient d'abord été employés de manière implicite, un domaine de relations logiques immanent au langage se trouve libéré de la réflexion vivante. Cette répression se reflète dans la critique de Popper contre Hegel: « Dépasser le dualisme des faits et des étalons est le but décisif de la philosophie de l'identité de Hegel — l'identité de l'idéal et du réel, du droit et de la force. Tous les étalons ont un caractère historique: ce sont des faits historiques, des étapes dans le développement de la raison, qui est la même chose que le développement de l'idéal et du réel. Il n'y a rien d'autre que des faits, et certains des faits sociaux ou historiques sont en même temps des étalons »²². Rien n'est plus éloigné de Hegel que ce positivisme métaphysique auquel Popper oppose l'idée du positivisme logique selon laquelle les énoncés et les états de choses appartiennent à des sphères différentes. Hegel n'a en rien réduit au seul niveau des états de choses historiques le logique et l'empirique, les critères de validité et les relations factuelles, le normatif et le descriptif; mais il ne s'est pas fermé à l'expérience de la conscience critique selon laquelle la réflexion maintient également ensemble des moments clairement séparés. La critique va de l'argument à l'attitude et de l'attitude à l'argument, et reçoit dans ce mouvement la rationalité englobante qui est pour ainsi dire à l'oeuvre comme chez elle dans l'herméneutique naturelle du langage quotidien, mais qui, dans les sciences, doit être restaurée par la discussion critique entre les moments dissociés l'un de l'autre du discours formalisé et de l'expérience objectivée. C'est seulement parce que cette critique établit des relations entre des étalons choisis de manière non-déductive et des états de choses empiriques, et peut mesurer un moment à un autre, qu'est correcte la phrase qui, selon les propres présupposés de Popper, serait intenable: « ... que nous pouvons apprendre par nos erreurs et par la critique; et que nous pouvons apprendre dans le domaine des étalons *tout aussi bien que* dans le domaine des faits. »²³

5. Deux stratégies et une discussion.

Albert s'empare d'une série de questions, polémiques, et les laisse retomber; je n'arrive pas à reconnaître un principe à l'oeuvre dans cette séquence. J'ai tenté d'éclaircir les quatre malentendus fondamentaux pour créer un terrain d'entente où pourraient être discutés sans confusion de langage d'autres problèmes, par exemple le rôle de la réflexion historique. Je postulat de neutralité axiologique ou la position de la critique de l'idéologie. Maintenant, je crois, mes intentions ne devraient plus prêter à malentendu. Je voudrais, contre le positivisme, justifier le point de vue selon lequel le processus de recherche mené par un sujet appartient lui-même de part en part au contexte objectif qu'il s'agit de connaître et ce en vertu de l'acte de connaissance.

La dimension dans laquelle se construit ce contexte qui associe le processus de recherche avec le processus de vie sociale n'appartient ni au domaine des faits ni à celui des théories; elle est en-deçà de ce dualisme qui n'a de sens que pour les théories des sciences expérimentales. Dans le contexte de communication englobant qui est celui de la critique scientifique, un moment se relie à l'autre. Dans un langage à la mode ancienne, je dirais: les conditions transcendantales de la connaissance possible naissent ici de conditions empiriques. En conséquence, ni la sociologie du savoir ni la pure méthodologie ne sont compétentes à ce niveau de réflexion. Mais plutôt leur combinaison, que l'on nommait jadis critique de l'idéologie. J'utilise sans plaisir cette expression car je ne voudrais pas que cette discussion couvre toutes les positions d'intérêt possibles. Je m'occupe des intérêts qui guident la connaissance, et se trouvent en chaque cas à la base d'un système de recherche global. A l'encontre de la compréhension de soi positiviste, je voudrais signaler la relation des sciences empirico-analytiques avec un intérêt de connaissance pour la technique. A nouveau, cela n'a rien à voir avec une « dénonciation », comme Albert l'a prétendu. De manière générale, il a tout à fait échappé à Albert que je suis très loin de critiquer la recherche empirico-analytique elle-même; comme si j'avais eu l'intention de jouer la méthode de la compréhension contre la méthode de l'explication. Bien au contraire je tiens les tentatives qui ont caractérisé les anciens débats méthodologiques pour ratées et réactionnaires, à savoir les tentatives de dresser des barrières de prime abord, afin de soustraire d'inviolables secteurs aux griffes d'un certain type de recherche. Serait un mauvais dialecticien celui qui s'immuniserait de la sorte.

Certes, la réflexion sur les intérêts de connaissance n'est pas sans conséquences. Elle nous fait prendre conscience d'attitudes dont dépendent des décisions fondamentales à propos du cadre méthodologique de systèmes de recherche globaux. C'est seulement de cette manière que nous apprenons à savoir ce que nous faisons; c'est seulement ainsi que nous savons ce que nous pouvons apprendre quand nous le faisons. Par exemple, nous prenons

conscience de ce que les recherches empirico-analytiques produisent une connaissance utilisable du point de vue technique, mais pas de connaissance qui aide à obtenir une élucidation herméneutique de la compréhension qu'a de lui-même le sujet agissant. Jusqu'ici, la sociologie a d'abord, et d'une manière qui ne va pas sans problèmes, contribué à la réflexion sur eux-mêmes de groupes sociaux dans des situations historiques données. Aujourd'hui non plus elle ne peut se débarrasser de cela, et même pas là où elle veut, de la manière la plus déclarée, se borner à procurer des informations à propos des régularités empiriques du comportement social. Je suis d'accord avec Albert là-dessus : nous devrions appliquer tous nos efforts, dans notre discipline, pour accéder à des informations de ce type meilleures et plus nombreuses. Je ne suis pas d'accord avec lui sur le fait que nous pourrions nous limiter à cela, que nous devrions le faire ou même que nous y serions contraints. Je n'examinerai pas maintenant la raison pour laquelle, en ce pays, la sociologie a pris sur elle la charge d'une théorie de la société orientée d'un point de vue historique, alors que d'autres sciences sociales, libres de ce fardeau, ont, pour cette raison, avancé plus vite et ce à l'intérieur des frontières d'une science expérimentale dure. Mais qu'arriverait-il si une politique de la science positiviste couronnée de succès parvenait à se défaire entièrement de cette charge et à la renvoyer jusqu'aux vestibules de la discussion scientifique ? C'est bien le but de la critique de l'idéologie aux mains des positivistes. Elle s'emploie à purifier la conscience pratique des groupes sociaux de ces théories qui ne peuvent être ramenées à une connaissance techniquement utilisable et affirmement néanmoins une prétention théorique. Qu'arriverait-il si la purge était réalisable et était réalisée avec succès ?

Dans les conditions de reproduction d'une société industrielle, les individus, qui ne disposeraient que d'un savoir techniquement utilisable et ne pourraient plus attendre une clarification rationnelle sur eux-mêmes et sur les buts de leurs actions, perdraient leur identité. Comme la puissance du mythe ne peut être brisée avec les instruments du positivisme, leur monde démythologisé serait plein de démons. J'accepte pleinement le risque de ce langage. Il appartient à une sphère d'expérience qui n'est en rien réservée à une élite clarvoyante. Assurément, il me faut admettre que le pouvoir de l'imagination ne se constitue qu'en contact avec des traditions que l'on s'approprie tout d'abord et dans lesquelles on ne s'insinue pas aussitôt. La possibilité d'une entente rationnelle même dans cette dimension peut être vérifiée par la lecture du livre récemment publié de Klaus Heinrich²⁴.

Une sociologie qui, d'entrée de jeu, se limiterait à des recherches empirico-analytiques, ne serait capable d'examiner l'autoconservation et l'autodestruction d'un système social que dans la seule dimension des processus d'adaptation réussis du point de vue pragmatique, et devrait nier les autres dimensions. A l'intérieur d'une sociologie prise comme science du comportement au sens restreint, les questions qui ont trait à la compréhension qu'ont d'eux-mêmes les groupes sociaux ne peuvent trouver de formulation.

Mais ce n'est pas une raison pour que celles-ci soient dépourvues de sens, ou soustraites à une discussion contraignante. Elles résultent objectivement du fait que la reproduction de la vie sociale ne pose pas seulement des questions solubles par la technique, qu'elle inclut plus que des processus d'adaptation selon le modèle de l'application rationnelle de moyens en fonction de fins. Les individus socialisés ne conservent leur vie que par une identité de groupe qui, en contraste avec celle des sociétés animales, doit sans cesse à nouveau être construite, détruite et reconstruite. Ils ne peuvent assurer leur existence par un processus d'adaptation à l'environnement naturel et par une réadaptation au système de travail socialisé que dans la mesure où ils gèrent les échanges métaboliques avec la nature par la médiation d'un équilibre extrêmement précaire des individus les uns avec les autres. Les conditions matérielles de survie sont liées de la manière la plus intime aux conditions les plus sublimes; l'équilibre organique est étroitement lié à la mise en balance faussée de la séparation et de l'unification, par laquelle se dose l'identité de chaque moi à travers la communication avec les autres. Que celui qui s'affirme lui-même échoue à construire son identité, et que ceux qui se parlent les uns aux autres soient dans une communication ratée, ce sont là des autodestructions qui, à la fin, produisent également des effets du point de vue physique. Ces effets sont familiers, en ce qui concerne les individus, comme troubles psychosomatiques. Mais des vies à l'histoire déchirée reflètent la réalité déchirée des institutions. Nous connaissons les processus pénibles de sans-cesse-à-nouveau-trouver-une-nouvelle-identification par la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel et par la psychanalyse de Freud. Le problème d'une identité qui ne peut être produite que par identification, et cela veut dire par l'extranéation [*Entäusserung*] de l'identité, est en même temps le problème d'une communication qui rend possible l'équilibre heureux entre une existence solitaire et silencieuse, et une aliénation silencieuse, entre le sacrifice de l'individualité et l'isolement d'individus abstraitement particularisés. Chacun, lors des crises qui marquent l'histoire de sa vie, répète de telles expériences de menace de perte d'identité et d'ensablement de la communication verbale; mais elles ne sont pas plus réelles que les expériences collectives dans l'histoire de l'espèce, que les sujets de la société prise comme totalité font pour eux-mêmes dans leur confrontation avec la nature. Comme les questions soulevées par ces expériences ne peuvent trouver de réponse dans des informations techniquement utilisables, elles ne trouvent pas d'éclaircissement dans les recherches empirico-analytiques. Pourtant la sociologie, depuis ses débuts au 18ème siècle, cherche également et avant tout à discuter ces questions. Ce faisant, elle ne peut renoncer à des interprétations orientées du point de vue historique; et bien évidemment elle peut encore bien moins se soustraire à une forme de communication dans le seul cercle magique de laquelle ces questions se posent : je veux parler du réseau dialectique d'un contexte de communication dans lequel les individus construisent leur identité fragile en loutvoyant entre les dangers de la réification et de la perte de forme. Tel est le cœur empirique de la forme

logique de l'identité. Au cours de l'évolution de la conscience, le problème de l'identité se pose en même temps comme un problème de survie et de réflexion. C'est à partir de lui que la philosophie dialectique se développa autrefois.

Dans l'image désinvoite du monde que beaucoup de positivistes se permettent, la dialectique joue le rôle de croquemitaine. Pour d'autres qui, occasionnellement, prennent conscience de ce qu'ils tombent dans des modes de pensée dialectiques, la dialectique ne fait que donner une expression verbale à l'expérience selon laquelle nous pensons encore aussi, et que nous sommes capables de penser, dans les cas où, selon les règles traditionnelles du raisonnement, nous devrions vraiment ne plus le pouvoir. Dans la dialectique la pensée ne devient pas embrouillée parce qu'elle dédaigne les règles de la logique formelle, mais parce qu'elle les observe avec une obstination toute particulière — même au niveau de la réflexion sur soi, au lieu d'interrompre la toute réflexion. Je pense que la manière dont les sciences expérimentales dures réfléchissent sur elles-mêmes invite à quelque modestie en ce qui concerne les espoirs positivistes. Cette réflexion nous donne à comprendre que nos théories ne décrivent pas simplement la réalité. D'autre part elle ne se laisse pas décourager par les définitions lorsqu'il s'agit d'expliquer des relations qui, selon des démarcations sur lesquelles se basent non sans bonnes raisons les analyses des sciences expérimentales, ne devraient pas exister.

Avec de tels points de départ, une discussion entre les positivistes et les autres qui n'ont pas honte de modes de pensée dialectiques a ses traits. Puisque néanmoins les deux parties sont convaincues de l'unité de la raison humaine ainsi que de la possibilité d'atteindre un consensus de manière rationnelle, et que de plus elles ne nient pas de manière intentionnelle la rationalité compréhensive d'une critique sans réserve comme horizon d'une entente possible, une discussion peut être menée entre elles. A cet égard, chacune adopte une stratégie différente.

Albert m'accuse d'une stratégie parfaitement non-scientifique. Il l'appelle une stratégie d'immunisation et de déguisement. Si on prend en considération le fait que je mets en discussion les conditions de test elles-mêmes, sur la nature exclusive desquelles insiste Albert, cette caractérisation ne me semble pas avoir beaucoup de sens. Je préférerais parler de stratégie de contournement: il faut faire comprendre aux positivistes que l'on a déjà pris position derrière leur dos. Je ne sais pas si c'est là un comportement sympathique. En tout cas, il m'a été prescrit dans le cours de la discussion: les objections d'Albert reposent précisément sur des présupposés que j'avais mis en question en ce qui les concerne. D'autre part, je pourrais caractériser la stratégie d'Albert²⁵ de façon quelque peu symétrique à son accusation d'obscurantisme, comme une stratégie de stupidité feinte: on ne veut pas comprendre ce que l'autre dit. Cette stratégie, qui vise à forcer l'adversaire à adopter son propre langage, est vieille de quelques siècles et a connu des succès extraordinaires depuis Bacon. Le progrès des sciences exactes repose

dans une large mesure sur le fait qu'elles traduisent les termes d'un problème dans un nouveau langage; elles ne trouvent aucune réponse à des questions qu'elles n'ont pas elles-mêmes formulées. D'autre part cette même stratégie devient un obstacle insurmontable lorsqu'il s'agit de discuter le statut de recherches de ce type dans leur globalité. Le comprendspas [*Kannivernst!*] méthodiquement répété tarit une discussion, qui doit toujours se mouvoir dans la sphère d'une précompréhension présupposée par chacun. Sur cette voie, on favorise en tout cas un ethnocentrisme des subcultures scientifiques qui détruit la franchise de la critique scientifique.

C'est à ce contexte qu'appartient l'accusation d'inaffabilité. Dans la mesure où il me touche en tant que sujet empirique, je le prends à coeur et me repens; dans la mesure où il est dirigé contre une structure de pensée et de langage, il nécessite une explication. Comprendre est une relation à deux termes. Lors des lectures, que m'a imposé le devoir, des subtiles investigations positivistes, j'ai fait l'expérience douloureuse de ne pas comprendre grand chose, ou pas tout de suite. J'ai attribué la difficulté aux défauts de mon mode d'apprentissage et non à l'inaffabilité du texte. Je n'ose pas exclure tout à fait la supposition que la même chose pourrait se produire à l'inverse pour quelqu'un qui cite Hegel de seconde main.

Je parle ici de tradition en relation avec le processus d'apprentissage qu'elle rend possible et non dans l'espoir d'une autorité à partir de laquelle une filiation pourrait être tracée. Le travail de Popper appartient peut-être à la série des grandes théories philosophiques précisément parce qu'il entretient encore un commerce intelligent avec des traditions dont beaucoup de ses partisans ne connaissent à peine que le nom.

Traduction R. GUARDANS, I. STENGERS

notre problème. Je n'ai pu m'occuper ici que de la pensée systématique qui est en question dans sa critique du « positivisme ». Les parties correspondantes ne sont pas nécessairement décisives en ce qui concerne une appréciation du livre dans son ensemble.

82) Voir par exemple à ce sujet POPPER K., « *Why are the Calculi of Logic and Arithmetic Applicable to Reality?* », in: *Conjectures and Refutations*, op. cit., surtout p. 213 sq.

83) Habermas admet (*Theorie und Praxis*, op. cit., p. 255 sq.) que le seul qui mène à la dimension de la rationalité englobante est déjà franchi dès qu'on discute sur base rationnelle au niveau méthodologique, ce qu'on appelle les niveaux méta-éthiques et métacritiques, comme si la discussion de tels problèmes à l'aide d'arguments critiques n'avait pas toujours caractérisé précisément le type de conception rationaliste que recouvre le nom collectif de positivisme. On n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur certains périodiques pour s'en assurer.

84) Que même la science ne soit pas à l'abri du dogmatisme leur est parfaitement familier, car la science, elle aussi, est une entreprise humaine. Voir, par exemple, à ce sujet FEYERABEND P. K., « *Über konservative Züge in den Wissenschaften und insbesondere in der Quantentheorie und ihre Beseitigung* », in: *Club Voltaire, Jahrbuch für kritische Aufklärung*, I, éditée par SZCZESNY G., Munich, 1963.

TEXTE 8.

NDT, 1. Le terme « disséqué » ne réussit pas à rendre le jeu de mots d'Habermas, qui a utilisé le mot « halberte ».

NDT, 2. Habermas peut parler de l'impossibilité d'appliquer la « théorie » avant qu'il n'y ait verdict parce qu'il s'agit ici d'un arrêt portant sur la définition des faits, mais sans condamnation. Quoiqu'il ne s'agisse donc que d'une décision préalable au verdict proprement dit, notre traduction a conservé le même terme.

1) ALBERT H., *Le mythe de la raison totale*.

2) POPPER K., *La logique des sciences sociales* et ADORNO T. W., *Sur la logique des sciences sociales*. De plus, Albert se rapporte à quelques points de mon texte « *Abhandlung über Dogmatismus, Vernunft und Entschelung* », in: *Theorie und Praxis*, Neuwied, 1963, pp. 231 sqq. Par contre, il ne prend pas en considération le livre dans son ensemble.

3) POPPER K., *Conjectures and Refutations*, Londres, 1963, pp. 23 et 387.

4) *Ibid.*, pp. 3 sqq. et 24 sqq.

5) *Ibid.*, p. 41, note 8.

6) *Ibid.*, p. 214.

7) POPPER K., *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, 1960, pp. 109 sqq.

8) *Ibid.*, pp. 110 sqq.

9) Dans ce contexte, l'indication de Popper est intéressante selon laquelle toutes les expressions universelles peuvent être pensées comme des expressions dispositionnelles (*Logic*, pp. 94 sq., appendice X, pp. 423 sqq. et *Conjectures*, pp. 118 sqq.). Sur le plan des expressions universelles singulières se reproduit la problématique des énoncés universels. En effet, les concepts dispositionnels implicites dans de telles expressions ne peuvent à leur tour être explicites qu'en se référant à un comportement régulier des objets. Cela apparaît dans les cas douteux, lorsque nous réfléchissons à des tests susceptibles de clarifier la signification des expressions universelles utilisées. Le recours aux conditions de test n'est pas l'effet du hasard, car ce sont les relations des éléments théoriques avec l'expérience qui relient le cercle fonctionnel de l'action contrôlée par son résultat, et c'est seulement à l'intérieur de ce cercle que « il y a » quelque chose comme des régularités empiriques. L'excédent hypothétique par rapport au contenu, chaque fois particulier, d'une perception effective, qui se présente dans la forme logique des énoncés nomologiques et dans les expressions universelles des énoncés observationnels, ne fait pas référence à un comportement régulier de la chose « en soi », mais

plutôt à un comportement des choses dans la mesure où il entre dans l'espace d'anticipation des actions qui nécessitent une orientation. Ainsi le degré de généralité du contenu descriptif des jugements perçus dépasse hypothétiquement la particularité de ce qui est perçu chaque fois, parce que nous avons toujours déjà accumulé des expériences et articulé des significations sous la pression sélective qui vise à la stabilisation des succès de l'action — *for what a thing means is simply what habits it involves* » (Petice).

Un autre point d'appui pour une interprétation pragmatiste nous vient de Popper, en connexion avec une sociologie de la tradition (« *Towards a Rational Theory of Tradition* », in: *Conjectures*, pp. 120 sqq.). Il considère l'analogie des rôles que jouent dans les systèmes sociaux les théories et les traditions. Toutes deux nous informent sur des réactions régulières à attendre, selon lesquelles nous pouvons orienter notre comportement. Elles amènent de la même façon de l'ordre dans un environnement chaotique, dans lequel nous ne pourrions constituer des habitudes de comportement si nous n'étions pas capables de pronostiquer des réponses ou des événements.

10) Selon cette conception, les réserves que nourrit Popper à l'encontre d'une connaissance valide de manière définitive sont parfaitement compatibles avec la confirmation pragmatique de la connaissance. Popper ne laisse valoir les tests expérimentaux que comme instances de réfutation, alors que selon la conception pragmatique, il s'agit de contrôles par le résultat, ils peuvent contredire les hypothèses mais aussi les confirmer. Il est vrai que la confirmation par le succès de l'action ne peut être assignée que de manière globale et non pas strictement corrélatrice puisque, pour une théorie donnée, nous ne pouvons pas nous assurer de manière définitive des éléments cognitifs qui opèrent en fait, ni en ce qui concerne sa portée, ni en ce qui concerne son champ d'application. Ce que nous savons de manière définitive, c'est seulement que des fragments d'une théorie contrôlée par son résultat, et cela veut dire mise à l'épreuve par des tentatives de prévision, se sont révélés exacts dans le domaine d'application de la situation de test.

11) POPPER K. R., « *Three Views Concerning Knowledge* », in: *Conjectures*, pp. 111 sqq., 12) Dans un autre texte, Popper présente des objections contre l'opérationalisme, selon lequel des concepts de base peuvent être définis par des modes de procédure (*Conjectures*, p. 62, *Logic*, pp. 40 sq.). Popper peut justement s'y opposer en faisant valoir que la tentative de renvoyer les concepts dispositionnels à des opérations de mesure présuppose à son tour une théorie de la mesure, puisque aucune opération ne peut être décrite sans recourir à des expressions universelles. Ce cercle, où des expressions universelles signalent des comportements empiriquement réguliers, alors que la régularité du comportement ne peut être établie que par des opérations de mesure qui, à leur tour, présupposent des catégories générales, mérite, à mon avis, une interprétation. Le point de vue opérationaliste insiste à raison sur le fait que le contenu sémantique des informations des sciences expérimentales n'est valable que dans le cadre de référence posé de manière transcendante par la structure de l'action contrôlée par son résultat, et ne peut être projeté sur la réalité « en soi ». Il est incorrect de supposer qu'un tel contenu puisse être simplement réduit à des critères de comportement observable. Le cercle où s'enferme cette tentative montre plutôt que les systèmes d'action dans lesquels le processus de recherche est inséré, sont déjà médiatisés par le langage, mais qu'en même temps le langage ne se réduit pas à des catégories de comportement.

13) WHITE M., *Toward Reunion in Philosophy*, Cambridge, 1956.

14) POPPER K. R., *The Open Society and its Enemies*, Londres, 1957, vol. II, p. 246.

15) *The Retreat to Commitment*, New York, 1962, spécialement les chapitres 3 et 4. Voir également « *Rationality versus the Theory of Rationality* », in: *The Critical Approach to Science and Philosophy*, publié sous la direction de BUNGE M., Londres, 1964, pp. 3 sqq.

16) *Ibid.*, p. 173.

17) Voir POLE D., *Conditions for a Rational Inquiry*, Londres, 1961, p. 92.

18) 4ème édition, Londres, 1962, vol. II, pp. 364 sqq.; « *Facts, Standards and Truth* ».

19) *Ibid.*, p. 384.

20) *Open Society*, vol. II, p. 371.

21) *Ibid.*, p. 373.

22) *Ibid.*, pp. 394-395.

- 23) *Ibid.*, p. 386.
 24) *Versuch über die Schwierigkeit, Nein zu sagen*, Francfort, 1964; et mon compte-rendu in: *Merkur*, novembre 1964.
 25) Je ne veux pas tenir compte ici de l'erreur d'Albert dans la section 5. Je ne suppose pas qu'Albert fasse d'un anti-communisme aussi usuel une partie de sa stratégie.

TEXTE 9.

- 1) HABERMAS J., *Contre le rationalisme disséqué à la mode positiviste. Réplique à un pamphlet*.
 2) Voir mon article: *Le mythe de la raison totale. Que deviennent les prétentions dialectiques à la lumière d'une critique non dialectique?*
 3) Ceci est apparu très vite avec évidence dans notre discussion à propos de la conception de Popper, le 22 février 1965, au *Köhler Alpbach-Seminar*, et nous avons donc bientôt abandonné ce point.
 4) HABERMAS, «*Contre le rationalisme ...*».
 5) Ce néo-pragmatisme de Morton White, sur lequel la réponse d'Habermas met l'accent de manière positive, et les conceptions des représentants de la philosophie analytique dans la tradition du Wittgenstein tardif peuvent se distinguer de bien des manières, mais non pas en ce que ces derniers voudraient exclure un quelconque problème de la discussion alors que le premier serait prêt à le traiter.
 6) HABERMAS, *op. cit.*.
 7) Comme dans mon premier essai, je vais pour l'essentiel garder les problèmes discutés dans le même ordre qu'Habermas, ceci dans l'espoir que le lecteur soit en mesure de trouver un principe dans cet ordre.
 8) De ce point de vue, voir HABERMAS, *Théorie analytique...*, section 1, ALBERT, *Le mythe...*, section 3 et HABERMAS, *Contre le rationalisme...*, section 1.
 9) Voir par exemple FEYERABEND P. K., «*Problems of Empiricism*», in: *Beyond the Edge of Certainty. Essays in Contemporary Science and Philosophy*, Vol. 2, Series in the *Philosophy of Science* de l'Université de Pittsburgh, édité par COLODNY R. G., Englewood Cliffs, 1965, p. 152 sqq. Il est intéressant que Feyerabend, qui défend la conception poppérienne, cherche ici à mettre à mal l'empirisme radical, dont, dans ce cas, c'est Habermas qui est proche.
 10) *op. cit.*, section 1.
 11) Voir par exemple ma contribution «*Die Idee der kritische Vernunft. Zur Problematik der rationalen Begründung und des Dogmatismus*», in: *Club Voltaire*, I, Munich, 1963; et aussi «*Social Science and Moral Philosophy*», in: *The Critical Approach to Science and Philosophy. In honor of Karl R. Popper*, édité par BUNGE M., Londres 1964.
 12) Peut-être faut-il ici remarquer qu'il n'y a pas de tendance philosophique qui ait autant contribué à la clarification de ces problèmes que le positivisme logique et les courants apparentés.
 13) Ainsi, Habermas, section 1, après une brève présentation de ma critique que je peux accepter pour l'essentiel, même si beaucoup de ses formulations semblent contestables, par exemple l'affirmation selon laquelle Popper nivellerait toutes les connaissances au niveau d'opinions, et d'autres affirmations liées à cette dernière, qui sont propres à éveiller des associations parfaitement fausses chez un lecteur dépourvu de connaissance propre des conceptions poppériennes.
 14) Voir à ce sujet POPPER K., «*On the Sources of Knowledge and Ignorance*», repris dans son recueil *Conjectures and Refutations*, Londres, 1963, pp. 3-30.
 15) HABERMAS, *op. cit.*, section 1.
 16) J'avais souligné dans ma critique que l'alternative dressée par Habermas entre dogmatisme et justification est exposée à une objection formulée par Popper, à savoir que le recours à

une justification positive a en lui-même le caractère d'une procédure dogmatique, ou bien implique une régression infinie (section 5). La méthodologie de la mise à l'épreuve critique doit donc renoncer à une justification positive. A propos de la possibilité d'une conception critique émancipée de ce sens de la pensée de la légitimation, voir en plus des travaux de Popper, par exemple, BARTLEY W. W., *The Retreat from Commitment*, New York, 1962, un livre qu'Habermas, dans son essai, renvoie sans analyse suffisante (*Contre un rationalisme...*, section 3).

17) HABERMAS, *op. cit.*, section 1; à ce sujet et au sujet de la constatation résignée de mon partenaire de discussion, selon laquelle il ne serait apparemment pas parvenu à me rendre conscient de cette problématique, voir sa contribution au *Festschrift* d'Adorno et ma réponse: que le lecteur juge de sa tentative et de son échec.

18) Cependant je peux expliquer comment ce passage est venu là: à l'origine, Habermas avait fait l'hypothèse que des états de choses libres de théorie sont indispensables à la réfutation.

19) Voir POPPER K., «*Truth, Rationality, and the Growth of Scientific Knowledge*», in: *Conjectures and Refutations, op. cit.*, p. 223 sqq., où se trouve le traitement de la théorie de la correspondance. Popper y renvoie à «la théorie de l'image d'une naïveté extraordinaire» de Wittgenstein, à la critique claire et destructrice de Schlick contre les différentes versions de la théorie de la correspondance (y compris la théorie de l'image ou de la projection) et finalement à la version tarskienne de la théorie, qui ne répète pas les anciennes erreurs. Voir aussi sur cette problématique, PATZIG G., *Satz und Tatsache*, in: *Argumentationen. Festschrift für Josef König*, édité par DELIUS H. et PATZIG G., Göttingen, 1964, où la théorie de la reproduction de Wittgenstein est également critiquée et où il est surtout montré en quel sens on peut se tenir sans problème à la manière dont Tarski parle des faits et de leur accord avec les propositions.

20) Voir les nouvelles remarques sur Tarski dans POPPER K., *The Logic of Scientific Discovery*, Londres 1959, p. 274.

21) Du reste, on voit ici comment Habermas en vient à assigner Popper au positivisme même si ce dernier défend explicitement une conception réaliste. Il prend ici ses points de repère à propos du traitement des «faits». Pour jeter par-dessus bord le résidu positiviste, Popper devrait sans doute consentir à interpréter des situations concrètes d'application non seulement à la lumière des théories qui sont en question mais, au-delà de cela, dans le sens de ces théories, c'est-à-dire dans chaque cas, de manière conforme à ces théories. Popper lui-même a fait remarquer les conséquences fatales d'une telle procédure.

22) Voir HABERMAS, *Théorie analytique...*, section 3 et ma réponse, section 4.
 23) HABERMAS, *Contre le rationalisme...*, section 2.

24) La langue d'une théorie des sciences du réel ne consiste habituellement pas en un système purement formel; elle contient des règles d'application qui s'incarnent en partie sous forme de techniques de mesure déterminées. Ces règles sont à la base de la décision sur l'acceptation ou le rejet d'énoncés de base, ce qu'Habermas admet; que l'on se rapporte à la section 2 de sa réponse. Que ces règles n'aient de stabilité qu'institutionnelle, et non pas logique, comme il le prétend, voilà une précision supplémentaire assez remarquable si l'on pense qu'elles appartiennent en quelque sorte à la grammaire de la langue théorique en cause. Si des règles grammaticales peuvent recevoir un ancrage institutionnel, alors des règles logiques peuvent certainement recevoir un ancrage dans le même sens, et donc on ne pourra pas facilement prouver le contraire.

25) Ceci concerne aussi le positivisme logique, qui s'est exposé à des analyses critiques en dépit du fait que ses contributions à cette problématique possèdent les traits de clarté, de distinction et de sens du concret que l'on a peine à trouver du côté herménéutique ou du côté dialectique. Je ne vise pas particulièrement Habermas, dont les travaux témoignent sans aucun doute de la volonté d'aborder la discussion de problèmes concrets et d'attendre ainsi à la clarté et à la distinction. On comparera ce que Theodor W. Adorno [«*Skizzen oder Witz zu lesen sein*» (*Obscur ou comment lire*), in: *Drei Studien zu Hegel*, Francfort, 1963, pp. 115 sqq.] dit pour justifier le manque de clarté, dont il rendrait volontiers responsable la constitution du domaine d'objet — comme si une expression claire allait falsifier un objet. Il faut bien dire que dans ses remarques sur la controverse Popper-Adorno, Habermas avance un argument sur un risque de falsification dans la sociologie non-dialectique.

26) Ironiquement, l'on peut trouver plus facilement une méthode de ce type dans les courants